

ZEF M'A TVER...

Histoire d'une Diagonale inachevée...

Préliminaire

Ayant reçu dans ma jeunesse une éducation solide pimentée de dictées non préparées et de punitions sévères en cas d'erreur sur l'accord du participe passé, la grossière faute d'orthographe de ce titre, inspiré par un fort célèbre fait divers des années 90, est bien évidemment volontaire.

En dehors du fait que l'infortunée Madame Marchal, elle aussi solidement instruite, n'aurait, pas plus que moi-même, fait une bêtise aussi énorme, même au moment de quitter notre monde, les divergences entre nos deux histoires sont nombreuses :

- d'abord, j'ai survécu aux attaques de Zef et je suis donc en mesure de vous conter ma triste aventure...

- ensuite, mon cas n'a pas intéressé les pandores, alors que les gendarmes de Mougins, sans se préoccuper le moins du monde des troublantes anomalies de cette affaire, après avoir saccagé d'évidents indices et négligé les tests ADN, se sont précipités sans états d'âme sur ce pauvre Omar, jardinier marocain doux comme un agneau qui en a pris, pour dix-huit ans de prison, avant d'être gracié par le président de la République...

- enfin mon assassin, lui, est parfaitement identifié et malgré cela, totalement insaisissable : c'est un courant d'air qui tue sans laisser de traces, avec une rigueur infallible quand vous êtes à bicyclette et qu'il vous assène du matin jusqu'au soir en pleine tronche des rafales de 50 km/heure...

ZEF, je te hais !

LOUDUN, Vienne, le samedi 21 mai à 3h50'

Je ne sais pas si je dors ou si je suis réveillé. Ni l'un, ni l'autre sans doute. Et pourtant, je suis bien conscient. Mes jambes sont douloureuses. Mes muscles, bourrés de toxines, viennent de se réunir en assemblée générale extraordinaire, sous la pression de délégués syndicaux. Les débats sont houleux. Conduits par le quadriceps fémoral de droite et excités par le psoas iliaque de gauche, mes ischiojambiers viennent à l'unanimité de décréter une grève générale. J'essaie de négocier un sursis de trois heures et de cinquante kilomètres. C'est OK si Zef ne se lève pas ou mieux encore s'il retourne sa veste, c'est-à-dire s'il passe au nord. J'essaie bien d'expliquer que je n'y peux rien, je promets beaucoup de descentes, je m'engage à des arrêts « pipi/ravitaillement » tous les 30 km, je jure de boire beaucoup, de trouver un masseur, voire d'acheter de l'EPO au club cycliste le plus proche...

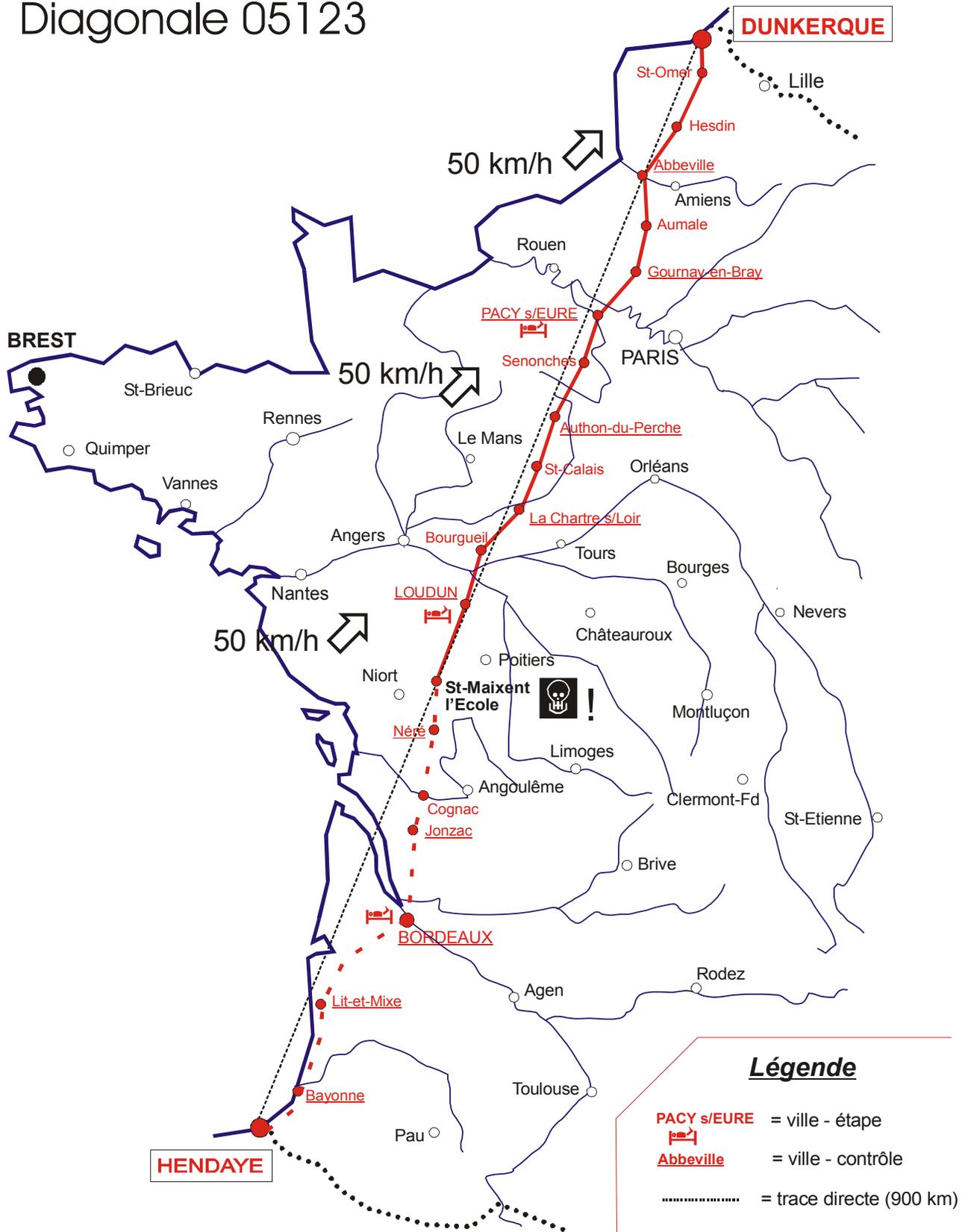
Je me réveille vraiment et la douleur qui étirent mes jambes est bien réelle.

L'horloge de mon téléphone portable indique 3h55'. Bernard, les oreilles obstruées de boules Quiès, ronfle discrètement dans le lit voisin.

Que se passe-t-il ? Difficilement endormi à minuit 40, mon sommeil (?) s'est réduit à trois petites heures. Une angoisse me prend. Où se situe le seuil de fatigue ? Existe-t-il un signal d'alarme qui indique sans ambiguïté que la limite est proche, voir dépassée ? Ces douleurs dans les cuisses, ce ras-le-bol de mes muscles, saturés de toxines, sont-ils cette alarme ?

Je pense à mon amie Francine Schauber. Diagonaliste, toubib généraliste... et hospitalisée plusieurs heures avant le terme d'une Diagonale ? Que ressentait-elle ?

Diagonale 05123



Et Bernard qui dort encore, comment est-il ? Puis-je l'abandonner ? Le laisser lutter tout seul contre ce vent de M... ?

Un sentiment de révolte m'envahit. Pourquoi cette Diagonale de Dunkerque à Hendaye que beaucoup s'accordent à considérer comme étant « la plus facile des neuf » (comme si une Diagonale de France pouvait être qualifiée de facile !) se refuse-t-elle à moi ? Elle devait être ma 17^{ème} et m'ouvrir la voie vers une 18^{ème} Royale, Menton-Brest, la plus longue, la plus belle, la plus... Ma dernière...

Le Grand Conseil des Diagonales aurait-il, pour me punir de quelque « jaconnade » irrespectueuse ou d'une trop grande certitude d'infaillibilité acquise au cours des seize réussites précédentes, décidé de me refuser cette 17^{ème} ? Nous devions la tenter, avec Bernard, en septembre 2004 dans l'enchaînement de Menton-Dunkerque. Mais, parvenus après moult souffrances dans la capitale de la « moules/frites » en raison de la canicule et d'un très vicieux vent de nord-est (ah, comme il aurait été noble et généreux pour nous ce même zéphyr en ce printemps 2005 !), nos fessiers à vif comme des steaks de Charolais ne nous avaient pas laissé d'autre alternative que de retarder de six mois notre tentative...

Désormais bien réveillé, je me prends à revivre nos trois dernières journées...

PARIS, Gare du Nord, le mercredi 18 mai vers 14h00

Nous attendons la mise en place du TGV pour Dunkerque. Il fait un temps superbe et l'anticyclone a installé une délicieuse brise du Nord. Je prie le ciel que Météo France se soit complètement trompé et que ce temps merveilleux dure encore au moins deux ou trois jours. Auquel cas, notre Diagonale de Dunkerque à Hendaye sera une fort agréable promenade. Nous franchirons la Seine le premier jour, la Loire le second et la Garonne le troisième. Quel beau projet ! Je ne veux pas croire à la dépression de sud-ouest annoncée pour le lendemain.



J'ai bien aimé cette traversée de Paris - entre les gares de Lyon et du Nord - sur nos randonneuses, avec un court arrêt-photo place de la Bastille et une progression en toute sécurité dans les larges couloirs de bus.

Le vaste hall de la gare grouille de monde. Des individus de tous âges, de toutes races, de toutes couleurs, de tous accoutrements, se bousculent, courent vers des objectifs indéterminés, changent d'avis soudainement, s'empêtrent dans leurs bagages à roulettes. Une étrange fourmilière multiraciale. Je contemple machinalement ce spectacle qui m'est déjà étranger. Je sens venir cette « sortie de l'univers quotidien » qui précède chaque départ en Diagonale. Bernard aussi est déjà ailleurs. Pour tuer le temps, nous parcourons sans grand intérêt les pages de l'Equipe...

Vers 15h45, notre TGV se met en place. C'est une bête à deux corps de huit wagons que nous attrapons par la queue, tandis que le haut-parleur nous hurle que l'animal sera coupé en deux à Arras et que seule la tête ira jusqu'à Dunkerque. Nos bagages dans la main gauche, le guidon dans la main droite, nous remontons l'interminable abdomen de ce « mille-roues », car nous savons, depuis l'an dernier¹, que la cellule pour les vélos est située « juste derrière le poste de pilotage ». Il nous faut bien dix minutes pour atteindre la tête de l'animal. C'est incroyablement long un double TGV ! Nous aurions eu meilleur temps de fixer nos sacoches et de chevaucher nos machines, quitte à subir les foudres d'un galonné SNCF et à bousculer quelques septuagénaires, épuisées par ce mini-marathon.

¹ cf. « Deux moules/frites, SVP », récit de la Diagonale Menton-Dunkerque 2004

Enfin, nous touchons au but. Nous donnons un coup de main à un cycliste écossais de mon âge en tenue de lord anglais avec un vélo de ville lourdement chargé. Dans un excellent français, il nous explique qu'il vient de passer une quinzaine chez des amis dans la région de Cahors, ville qu'il a quittée ce matin vers 7h00. Il couchera ce soir chez d'autres amis à Douvres, après avoir changé de train une quatrième fois à Hazebrouck et pris un ferry à Calais. « *Les trains marchent bien en France, isn't it ? Dans mon pays, je ne pourrais pas...* ». Un compliment sur la SNCF ? C'est si rare... Mais tout de suite : « *En Angleterre, c'est plus facile de mettre son vélo, car le quai est à la hauteur du wagon...* ». Et peut-être évite-t-on d'accéder à un double TGV de 250 m de long par la queue...

C'est sans surprise que nous constatons que nos sièges tournent le dos à la marche et que le compartiment des vélos est situé dans un autre wagon. Nous connaissons déjà les incohérences de la SNCF... Et nous reconnaissons ses mérites : il est agréable de pouvoir quitter Dijon à 10h00 du matin, avec bicyclettes et bagages, et arriver à Dunkerque, sains, saufs et au complet, vers 17 heures.

La liaison de la gare à l'hôtel Memphis, boulevard Alexandre III est rapide. Le patron nous accueille comme de vieux habitués. Notre chambre est celle de septembre dernier. Nous y avons déjà nos habitudes. Donc pas de chichi pour la répartition des lits. Nous avons juste le temps de prendre une douche et de préparer notre départ avant de rejoindre la pizzeria du Pôle Marine où, à 18h30, nous avons rendez-vous avec Jean-Claude Loire, grand argentier de l'Amicale des Diagonalistes (Bernard est son adjoint) et multi-président de choses concernant le cyclotourisme...

Jean-Claude se contente d'une bière tandis que nous chargeons nos réservoirs de salade toscane, de pizza et de crème brûlée. Je suis ravi d'apprendre que « *depuis l'ouverture de l'autoroute A16 d'Abbeville à Boulogne-sur-Mer, la D928 de St-Omer à Abbeville, via Hesdin, est beaucoup moins chargée...* ». Une bonne nouvelle, car elle m'inquiétait cette route. Plus encore depuis que, récemment, Abel Lequien, le randonneur d'Auxi-le-Château, m'en a fait la pire description...

Après une bonne heure d'agréables échanges « diagonalistes », Jean-Claude nous laisse à nos pizzas. Un peu avant 20 heures, nous rejoignons le Memphis, nous réglons l'addition et nous rejoignons nos plumards pour somnoler devant la finale de la coupe de l'UEFA (football pour les non-initiés) qui oppose les Portugais du Sporting de Lisbonne aux Russes du CSK Moscou. Spectacle intéressant par la vivacité du jeu. Les Lisboètes, avantagés car ils jouent sur leur terrain, dominant tellement que le score de 1 à 0 paraît très avantageux pour les Russes. Nous nous endormons à la mi-temps, car les carottes soviétiques nous paraissent définitivement cuites.

La nuit est, pour moi, une alternance de courts sommeils et de longues insomnies... à moins que ce ne soit l'inverse. J'en ai l'habitude dans ces circonstances et les choses ne s'arrangent pas avec les années. D'autant plus que les prévisions météo entraperçues avant le match de foot ne sont pas du tout réjouissantes. Ces balises coniques rouges et blanches, posées sur la côte atlantique, orientées vers le nord-est et dotées d'un sans équivoque 40/50, hantent mes songes et génèrent mes premières angoisses. Comment ne pas penser à cette phrase de Jean-Louis Versheure, diagonaliste belge, jeune et costaud comme un professionnel, qui me confiait récemment « *avoir failli échouer sur Dunkerque/Hendaye avec son ami Pierre, à cause d'une tempête de sud-ouest qui, heureusement pour eux, s'était calmée le quatrième jour, alors qu'ils avaient plusieurs heures de retard...* ». Une tempête durant trois jours ? Rarissime, non ? En tout cas impensable pour un Bourguignon...

DUNKERQUE, Commissariat Central, le jeudi 19 mai à 4h50

Michel Lefebvre est déjà là. C'est lui désormais le Bon Samaritain des Diagonalistes, depuis que son, et notre, ami André Dworniczak, a quitté les blizzards du Nord pour le Mistral de la Crau. Ce pauvre Michel, alerté par Jean-Claude Loire que « nous partirions peut-être plus tôt » (une phrase « comme ça » prononcée la veille) nous attend depuis une bonne demi-heure. Pas grincheux pour autant. Au contraire, souriant, l'appareil numérique déjà en batterie, il se propose de nous faire un long bout de conduite sur ses terres flandriennes...



Les formalités de départ sont classiques. Les agents de police sont aimables et habitués aux visites nocturnes de ces Martiens luminescents et un peu fadas...

Cinq heures sonnent, nous partons vers St-Omer par la rive du canal de Bourbourg. J'ai écrit récemment un papier sur les sorties/entrées de Dunkerque et j'accompagne notre progression sur le plan que j'ai parfaitement en tête.

Michel a prétendu qu'ayant eu le vent dans le nez pour venir (il habite à 27 km et a quitté son domicile vers 3 heures !), nous l'aurons désormais dans le dos... Affirmation sympathique, mais immédiatement infirmée par un souffle contraire... Souffle d'abord discret qui nous permet de rouler côte à côte et de parler (beaucoup, Michel étant aussi bavard que moi) durant une dizaine de kilomètres. Bernard, handicapé par une rhino inguérissable, s'est planqué dans nos roues. Mais le courant d'air se renforce progressivement et Michel propose de jouer au pare-vent. C'est donc à la queue-leu-leu que nous progressons vers Watten par une fort agréable petite route, plate comme un chemin vicinal de la Beauce et déserte comme une piste du Grand Erg saharien (hormis le jour du passage des bolides du « Dakar »).

De Watten - où nous avons posté la carte officielle de départ, pour le Délégué National - à St-Omer, nous longeons l'Aa, le fleuve chéri des cruciverbistes. C'est un cours d'eau navigable et beaucoup plus imposant que sa réputation de « petit fleuve côtier » ne me l'avait laissé croire. Après les interminables faubourgs de St-Omer, nous attaquons notre première bosse de la Diagonale. Ça fait du bien de « lever le cul » après 45 bornes de plat.

Ça nous ferait du bien aussi de manger quelques chaudes viennoiseries, mais « la boulangerie en face du café » que nous promet notre cicérone depuis une dizaine de kilomètres, est fermée le jeudi. Encore une preuve que les cerbères du Grand Conseil des Diagonales ne nous lâchent pas les baskets. La robuste patronne du bistrot n'a pas la moindre tranche de pain à nous donner (« Ben... le jeudi la boulangerie... » « Ouais, merci, on a vu... »). Heureusement, Michel sort de sa sacoche des biscuits



« Petit déjeuner chocolatés LU », un peu en miettes mais délicieux et réconfortants quand même. Il était temps de se caler la panse car les calories du café soluble à l'eau chaude du robinet et le paquet de Figolu, ingérés vers 4h30' du mat' sont consommées depuis belle lurette.

L'un des siroteurs « du p'tit blanc de décrassage matinal » nous tire le portrait, car la patronne, sollicitée par Michel, « ne sait pas prendre une photo... ». La brave n'y connaît rien, surtout avec un appareil numérique. Quant à l'amateur de picrate, il n'est déjà plus très stable si l'on en juge par le flou de la photo (Michel, Gilbert et Bernard, en partant de la gauche).

Il est 7h45' quand Michel, avant de nous laisser et de repartir vers ses pénates avec un solide vent arrière, nous prépare psychologiquement au triste sort qui nous attend :

La D928, jusqu'à Abbeville (80 km !) ? « *Ouais, vous aurez quelques camions...* »

Le relief ? « *Ouais, bien sûr, il faut traverser un certain nombre de vallées, la Canche, l'Authie, la Somme... et quelques autres... Alors, bien sûr, à chaque fois, il faut descendre et remonter... Mais il y a de longues portions de plateau... presque plates...* »

Le zef qui commence à faire claquer les bannières ? « *Vous serez abrités dans les bosses..., mais, bien sûr, il faudra que vous pédaliez dans les descentes...* ».

Les nuages menaçants ? « *Vous ne devriez pas avoir de pluie... Au plus quelques gouttes...* »

Tu es vraiment sympa Michel..., mais pourquoi ton regard était-il aussi compatissant quand nous t'avons fait nos adieux ? Toi, tu avais deviné la galère qui nous attendait et que nous ne voulions pas encore prendre en compte.

ABBEVILLE, km. 127, premier contrôle, jeudi 19 mai à 12h10

Je ne sais pas si, comme l'a prétendu Jean-Claude Loire, la D928 est plus tranquille depuis l'ouverture de l'A16, mais je me suis juré de ne jamais y remettre mes roues. Les camions, les bagnoles, les bosses lourdement « chevronnées » de Fruges et Hesdin, les faux-plats sommitaux dans les rafales de vent, l'impossibilité de faire le moindre éventail pour mieux s'abriter, la hâte d'en finir qui nous a incité à rouler trop vite, comme des novices que nous ne sommes pourtant plus. Bref, j'ai haï cette D928.



À Abbeville au Café de la Baie, nos altimètres indiquent une dénivellée de plus de 800 m (pas mal pour un plateau !). Notre moyenne s'est réduite de 20,6 (à Wizernes) à 19,3 km/h. Et nous avons eu l'impression de « foncer ». Nous avalons un gros sandwich, un demi et un Mars, en jetant un coup d'œil au journal et en discutant avec le jeune patron qui s'intéresse à notre projet. La météo annonce plus de soleil... et encore plus de vent du sud-est pour le lendemain. Le Sporting de Lisbonne, qui écrabouillait les Russes à la mi-temps de la finale de la Coupe de l'UEFA, a perdu 3-1. Comment est-ce possible ? Je pense à l'immense tristesse de ce peuple dingue de

foot. Cela ne m'étonnerait pas que cette déroute ait entraîné quelques suicides... Le nôtre n'est pas encore envisagé.

Nous repartons à 12h45', pile poil dans notre horaire. Et comme la rue principale est orientée à l'est, nous croyons un instant que le vent s'est calmé... Deux minutes plus tard, un virage à droite nous remet dans la bonne direction : celle des rafales « pleine gueule ». La D928 a perdu une grande partie de son trafic, avant même que nous l'abandonnions pour une D25 beaucoup plus agréable et souvent mieux abritée. Chaque bouquet de forêt est un moment de répit que nous goûtons pleinement. Nous alternons régulièrement les relais à chaque borne kilométrique. Notre progression reste néanmoins, laborieuse, appliquée, silencieuse. Les compteurs affichent plus souvent 18 que 21 et le retard sur notre plan de route augmente régulièrement, minute après minute...

Nous traversons Oisemont, puis Sénarpont, où nous traversons la Bresle, avant de suivre sa vallée jusqu'à Aumale. J'espérais une route plate de fond de vallée. Que nenni ! Elle prend un malin plaisir à escalader les collines pour mieux replonger. Si elle s'amuse comme un gamin, nous, nous encaissons de plus en plus mal les bosses (que certains appellent faux-plat et escaladent en chatouillant les pédales le dimanche matin). Je prends conscience que Zef a commencé son travail de sape et mon optimisme naturel vacille une première fois...

Arrêt goûter (coca et pain aux raisins) à Aumale (km. 172 - retard de 30 minutes). J'appelle l'hôtel Altina de Pacy-sur-Eure pour annoncer notre retard. "On" accepte aimablement de nous servir le dîner jusqu'à 22 heures... Cette info (et les pains aux raisins) nous redonne des ailes et nous repartons pleins d'énergie, le nez dans un vent de plus en plus violent. Nous roulons aux confins de la Picardie et de la Normandie, du Beauvaisis et du Pays de Bray, régions assez ondulées, fortement céréalières, moyennement boisées. Mais, en ce jour de tourmente, paysages et curiosités touristiques ne nous intéressent guère. Nous bouffons du kilomètre, de la pire façon qui soit !

GOURNAY-en-BRAY, km. 210, second contrôle, jeudi 19 mai à 17h35

Nouvel arrêt à Gournay-en-Bray dans une « Coccinelle », propriété du Sieur Zid Khalid. La jeune donzelle qui tient la boutique est assez effarouchée par notre accoutrement et nos allures de "consquitateuses". Elle panique complètement quand nous nous installons sur un bout de comptoir pour « avaler vite fait » les produits que nous venons d'acheter : yaourts, bananes, galette St-Michel et grande Badoït. La pauvre est au bord de l'évanouissement quand nous sortons nos carnets pour obtenir le cachet de la maison. Elle se comporte comme une épouse adultère qui vient d'entendre la voiture de son mari. Le ventre conforté et le visa effectué, nous repartons à 17h45 (retard de 45') dans le vent et la pluie (la cerise sur le gâteau !), un peu déçus quand même de ne pas avoir fait connaissance avec Zid. Patron terroriste ou mari jaloux ?

Et la galère reprend, sous des averses intermittentes. L'une d'elles plus intense nous contraint à remettre Goretex et jambières car la température a chuté. Comme nous avons stoppé à l'abri d'un toit, près d'une boulangerie dans le village d'Etrépagny, nous en profitons pour recharger une nouvelle fois la chaudière : pain et barres de chocolat Kinder. Après l'effarouchée de Gournay, nous tombons sur une jeune patronne passionnée et... incroyablement. Je ne suis pas certain du tout qu'elle ait cru que nous étions partis de Dunkerque à l'aube et que nous irions dormir de l'autre côté de la Seine...

Shootés au Kinder (et encore plus vraisemblablement, par la chute partielle du vent sérieusement mis à mal par l'averse), nous repartons à bonne allure vers Vernon où nous traversons la Seine dans la pénombre de la nuit naissante, avant d'escalader assez brillamment la longue bosse qui mène vers Pacy. Nos jambes vont mieux quand Zef fait une petite pause, et c'est bien agréable !

Courte amélioration malheureusement car notre tortionnaire reprend du service quand la pluie s'arrête. L'hôtel Altina se trouve à un bon kilomètre du centre de Pacy, dans la direction de Paris, et nous nous serions volontiers passés de ce long faux-plat, vent dans le nez. Les oriflammes de l'hôtel faseyent bruyamment dans la nuit. Nous sommes attendus et, dès que nos vélos sont garés, nous passons à table pour consommer un dîner rapidement servi par une brunette allègre : crudités, poisson et grosse assiette de riz, crème brûlée, Badoit, plus le demi-pression de réconfort. Du classique... L'ennui est que je cale au milieu du riz. La serveuse me promet la colère du cuisinier... et moi, je m'inquiète de ce grand appétit beaucoup trop vite rassasié.

Formalités, douches, bilan de la journée (278 km, 18,9 km/h de moyenne, 1975m de dénivelée cumulée). Extinction des feux à 23h30. Le déficit de sommeil sera de 1h30 sur mes prévisions. Et ça c'est mauvais pour la récupération. Quant aux rafales de vent qui font gémir les arbres, elles sont très néfastes pour trouver le sommeil...

PACY-sur-EURE, km. 278 + 0, vendredi 20 mai à 5h05

Nous venons de refermer la porte de secours de l'hôtel et Bernard enfonce la clé dans la porte du garage 3. La clé tourne... mais la porte ne s'ouvre pas. Il essaie à nouveau, puis encore... Je prends les choses en main, sans plus de succès. Au dixième essai, la colère me prend la gorge. Encore un coup de ceux qui m'en veulent là-haut, au Grand Conseil... J'en ai marre ! Et l'hôtel qui n'ouvre qu'à 6h30... Je sens que je vais hurler... quand Bernard ouvre enfin la porte en douceur... Elle n'avait pas été fermée à clé. Il suffisait d'y penser...

Cette frayeur a fait remonter la pisserie de cheval soluble et les Figolu que je me suis forcé à avaler. Je me lance sans entrain dans le faux-plat descendant si rudement escaladé hier. Les drapeaux de la station-service sont toujours à l'horizontale. Zef n'a dormi que d'un œil. Comme moi.

Par souci de simplicité, je décide de suivre les panneaux en direction de St-André de l'Eure. Evidemment, nous nous retrouvons sur une rocade à 2x2 voies. Malgré l'heure, quelques camions sont déjà en piste et rugissent leur mépris dans nos sacoches. J'ai horreur de ça. Comme je n'aime pas la première bosse dans les rafales de vent dès que nous reprenons notre marche vers le sud-est. À froid, ce chevron de 500 m vient me révéler que mes jambes ont souffert de l'étape de la veille. Malgré la dose matinale d'Arnica Montana 9 CH. M... et M... et M..., cette Diagonale est la plus facile des 9 ! Tout le monde le sait, le dit et l'écrit ! Alors pourquoi, moi je suis déjà fatigué à la fin du premier quart ?

Je cogite, je cogite... Je m'agace, je m'agace dans la traversée de St-André parce qu'un sens obligatoire nous emmène où je ne voulais pas aller... Je rêve, je rêve... et je laisse Bernard suivre les panneaux de Nonancourt, au lieu de lui dire de prendre à gauche la petite route de Coudres, tout de suite après le passage à niveau. Il me faut 4 km pour réaliser que nous ne sommes pas sur la petite route que j'avais retenue. Ma D55 s'appelle D833 et une nouvelle colère me prend. L'une des choses qui m'enragent le plus est l'erreur de parcours... J'ai envie d'insulter la terre entière. Si seulement, je pouvais casser la gueule à Zef ! C'est lui le coupable ! Mais allez donc frapper un courant d'air !

Bernard, qui me connaît, se fait le plus discret possible et tripatouille son altimètre... Le bilan est vite fait : 5 km de rab ! Plus les dix minutes perdues devant le garage, nous avons déjà près d'une demi-heure de retard sur le road-book... et nous sommes à peine partis. Bravo Gilbert !

Comme ça ne vaut pas la peine de retourner, nous suivons la route « des voitures » pour rejoindre Nonancourt. Une chance pour nous que l'ancienne N154 (d'Evreux à Nonancourt) ait été épargnée par la récentes 2x2 voies, interdite aux vélos. Sinon notre déficit kilométrique aurait doublé...

Et comme "A toutes choses, malheur est bon", c'est sur cette nationale désertée que nous découvrons, au lieu-dit Le Tivoly, un inattendu Routier fort accueillant. Nous y trouvons un petit-déjeuner complet d'excellente facture et un accueil aussi chaleureux que si nous venions de gagner le Tour de France professionnel.

« Dunkerque-Hendaye, en 4 jours ? Ben dis donc, tu fais pas ça avec ton camion, toi ! »²

« La Seine le premier jour ? la Loire le second ? la Garonne... »

« Et vous partez à quelle heure ? vous dormez où ? vous mangez quoi ? vous avez quel âge ? »

« Bravo...chapeau... vous êtes courageux, costauds, ... »

Nous quittons Tivoly plus forts, plus beaux, plus grands... pour une demi-douzaine de kilomètres, bien suffisants à Zef pour nous remettre à notre place de galériens. Ah, vanité humaine !

En sortant de Nonancourt, nous entrons dans le Thymerais, vaste plateau boisé et bocager, assez mollement ondulé, que nous connaissons bien pour l'avoir traversé à plusieurs reprises lors de nos Paris-Brest-Paris ou en Diagonale (Strasbourg-Brest). Extension septentrionale du Perche aux collines redoutables, le Thymerais est beaucoup moins ondulé et nous y progressons avec une relative facilité, au rythme de nos relais kilométriques, souvent protégés du vent qui souffle très irrégulièrement, par les haies et les bois. Nous traversons de gros villages aux maisons à colombage et côtoyons des prairies aux allures normandes, avec vaches laitières et pommiers à cidre. Un bon moment de cette Diagonale !

C'est jour de marché à Senonches, grosse bourgade où nous faisons un second petit déjeuner (thé et galettes St-Michel), signe indéniable que la fatigue nous gagne. Décidément, Senonches restera dans ma carrière cycliste comme la ville des « coups de fatigue ». Je m'y souviens avoir somnolé à même le sol à l'aube du vendredi³ au retour du PBP 1995, je me revois « chasser la canette et les fruits » avec Bernard au retour du PBP 2003 (c'était le jeudi vers 18h00 et il faisait très chaud). Et pourtant j'ai un petit coup de cœur pour cette cité dynamique et coquette.

² ... nous non plus comme la suite le démontrera !

³ dans PBP, le départ a lieu le lundi soir à 20 ou 22h et le retour, le vendredi en début d'après-midi.

Nous repartons vers La loupe et les collines du Perche. Sans enthousiasme et toujours en guerre contre un blizzard acharné, tenace, rafaleux, sournois, agressif, épuisant... Nous ne risquons plus de nous tromper de route, il suffit de chercher l'affrontement de face... Nous ramons dans le vent, nous luttons dans les bosses, sur un mini-braquet, nous relayons à l'énergie, les mains en bas du guidon et la selle dans le trou du cul, les cuisses de plus en plus grosses...

AUTHON-du-PERCHE, km. 397 (278 + 119), vendredi 20 mai de 12h25 à 13h15

Je suis presque surpris de constater que malgré le retard au départ, l'erreur de parcours, l'arrêt à Senonches et les reliefs du Perche, notre retard n'excède pas une grosse heure quand nous arrivons à Authon, lieu de notre quatrième contrôle et étape prévue pour le déjeuner. Nous décidons de recharger la chaudière d'une omelette/frites/salade/fromage qui s'avèrera bénéfique pour moi, mais pas pour Bernard qui aura quelques difficultés à digérer. Si le petit restaurant ouvrier où nous faisons ces agapes, a pour nom « Au bon coin », je ne le conseille pas car l'ambiance y est sinistre et le patron-serveur revêche et muet. Heureusement la petite patronne-cuisinière viendra nous encourager à l'extérieur au moment du départ. Son sourire nous consolera de l'accueil hostile de son sinistre époux.

Nous quittons Authon avec un quart d'heure de retard supplémentaire, mais avec un optimisme retrouvé car les reliefs du Perche sont derrière nous. Voici bientôt, le Calaisien et la Gâtine Tourangelle avec leurs belles et verdoyantes vallées. Le ciel est complètement dégagé, le soleil commence à taper dur et nous apprécions (presque) les souffles d'air frais que Zef nous balance dans la tronche. Serions-nous devenus maso ?

Notre progression reste néanmoins acceptable, même si notre compteur atteint péniblement le 20 km/h sur le plat. Nous laissons Montmirail sur une butte à notre gauche, nous goûtons la fraîcheur de la belle forêt de Vibraye, nous traversons St-Calais plein centre en pestant contre des sens interdits que nous brûlons sur les trottoirs et nous savourons la platitude des vallées de l'Anille, de la Braye et du Loir. Un court arrêt dans un supermarché à Bessé-sur-Braye me permet d'acheter bananes, biscuits et eau de Vichy (malheureusement parfumée !), tandis que Bernard essaie de digérer l'omelette d'Authon. Encore quinze minutes de gâchées... Mais il faut absolument charger une chaudière qui est manifestement en surconsommation.

LA CHARTRE-sur-le-LOIR, km. 467 (278 + 189), vendredi 20 mai de 17h10 à 17h20

Nouvel arrêt, imposé par un contrôle et l'usure. Seul Zef garde toute sa puissance. Ce salopard n'a ni mal aux jambes, ni la selle dans le cul. Ah, l'infâme !

Nouveau casse-croûte à base de coca-cola, part de flanc, pain et chocolat noir. Tandis que Bernard va jusqu'aux toilettes publiques évacuer définitivement les scories de son déjeuner, j'appelle un hôtel à Loudun, terme théorique de notre étape où nous devons arriver vers 21 heures. Comme il reste 102 km (sauf erreur de parcours !), soit près de six heures de route, nous n'y serons pas avant 23h00. Je fais le numéro de l'hôtel du Cheval Blanc, relevée au hasard dans les pages jaunes.

Une voix de fée répond à mon appel.

« Bonjour Madame... Dites-moi... jusqu'à quelle heure pouvons-nous venir dormir chez vous... si vous avez une chambre disponible pour cette nuit ? »

« Normalement, nous fermons à 22h30... mais nous pouvons attendre un peu... »

« Ben... c'est que nous sommes à bicyclette et, à cause du vent, nous ne pourrions pas être là avant 23h30... »

« Ah, bon ? Vous avez du vent ? Il n'y en pas ici... »

« Vous n'avez pas dû faire de bicyclette aujourd'hui... »

« Non, c'est vrai... (rires) Il n'y a pas de problème... Je vous attendrai... »

« Formidable... Savez-vous si à cette heure, nous trouverons un restaurant encore ouvert ? »

« Mais vous pourrez dîner chez nous... Nous avons un buffet de hors-d'œuvre et je pourrai vous faire une omelette... Avec un morceau de fromage... »

« Super ! Vous nous sauvez ! A tout à l'heure... »

Ragaillardi par cette offre inhabituelle et providentielle, je récupère Bernard, enfin libéré de ses problèmes intestinaux, et nous reprenons notre progression d'une pédalée plus ferme. Euphorie passagère, vite explosée par l'inépuisable Zef et les reliefs de la Gâtine tourangelle entre Loir et Loire.



Jolie région de prairies, de bois et de bosquets, sans doute baignée par la douceur angevine, chantée par du Bellay, quand l'air est au repos. Les bosses de St-Aubin-le-Dépeint, Château-la-Vallière, Gizeux, taupinières pour cyclos en forme, nous cassent un peu plus les jambes et le moral. Les kilomètres s'allongent inéluctablement au fil des heures... Nous multiplions les arrêts, pour pisser ou grignoter, ou les deux à la fois... À Rillé, où nous ne trouvons pas un bistrot, à Beaulieu, où nous achetons de l'eau et une tarte aux pommes « maison » dans une caravane « crêpes/frites », sur le pont de la Loire où je trouve encore l'énergie de sortir mon Olympus pour prendre mon compagnon, sur ciel de crépuscule.

Certes nous avons franchi la Loire le second jour, mais en tournant les jambes comme un zombie derrière Bernard, dans les interminables lignes droites entre Loire et Vienne, puis entre Vienne et Loudun, dans une nuit de plus en plus sombre, je prends soudain conscience de l'amplitude de ma fatigue. Et pourtant, à cet instant, l'éventualité d'un renoncement ne me vient même pas à l'esprit. J'évoque même « *mon passage sur cette D751 dans trois semaines, dans la quatrième étape de Menton-Brest, ma 18^{ème}* », quand nous croisons la route de L'Île-Bouchard à Montsoreau...

LOUDUN, km. 571 (278 + 293), vendredi 20 mai 23h30

Dans la nuit désormais très noire, surgit tout proche un clocher illuminé. L'auréole de lumière qui l'entoure ne laisse aucun doute : Loudun est là à portée de main. Et pourtant ? Trompe l'œil ? Allure réduite ? Je trouverai absolument interminable le temps qu'il nous faudra pour atteindre le centre de la ville et l'hôtel du Cheval Blanc « *situé sur la gauche, à la sortie vers Poitiers* », m'avait dit la fée...

Nous trouvons l'hôtel ouvert... mais désert. Enfin se manifeste un gnome corpulent, qui ignore ce qu'est un sourire et ne s'exprime que par onomatopées. Bizarre, bizarre... Après enquête, il s'avère que cet individu est bien l'époux de la belle voix... Nous devinons aussi qu'il n'est pas enchanté de se trouver de corvée à une heure aussi tardive (23h30). Le buffet de hors-d'œuvre est médiocre, l'omelette minuscule, les fromages sont rassis,...

Nous réglons l'addition, nous repérons les accès au garage et à la rue, et nous quittons le taciturne, qui ne semble pas pressé d'aller retrouver sa compagne. Était-ce vraiment une fée ?

Il est plus de minuit 40, quand nous éteignons la lumière... Fatigués par cette étape de 293 km et 1.585m de dénivelée, parcourue à 19 km/h, mais encore confiants dans les bienfaits d'une nuit, pourtant réduite à moins de 4 heures...

LOUDUN, km. 571, samedi 21 mai à 4h15

Je laisse sonner mon téléphone, avant d'allumer la lumière. Bernard ouvre un œil.

« *Comme te sens-tu ? Tes jambes ?* »

« *Fatigué... mais je n'ai pas mal aux jambes...* »

« *Ben, tant mieux... Moi, j'ai les cuisses très dures et je crois bien que je suis à bout... Je ne pense pas que je pourrai aller bien loin... Mais, peut-être, dans ta roue, si tu peux te taper le vent tout seul...* ».

Petit ringage de figure, toilettes, café pisseux et galettes St-Michel... La routine quotidienne... Nous fixons les sacoches et quittons l'hôtel alors que cinq heures sonnent au clocher qui nous a nargué si longtemps hier soir.

Je renonce aux « petites routes blanches » et préfère la nationale de Poitiers, déserte à cette heure, puis la départementale de Moncontour. Bernard prend les commandes à une allure qui me paraît tout à fait honorable sur un terrain presque plat et dans un vent toujours contraire mais encore très modeste. 21 ? 22 km/h ? Bravo, compère, continue comme ça...

Le jour se lève quand nous arrivons au village de Marnes, peu après Moncontour. Je regarde mon compteur et je n'en crois pas mes yeux. « *Bernard, tu as vu à quelle vitesse on roule ? Entre 17 et 18...* ». Cette constatation nous flanque un méchant coup au moral. Même pas 20, alors que le terrain est plat et le vent négligeable... Incroyable ! Et pas question d'accélérer. Nos pattes sont en berne, nos forces sont réduites à celles d'un moucheron...

À 7h40', nous stoppons dans le bourg de Thénezay, pour acheter deux pains aux raisins que nous mâchouillons avant de repartir, sans appétit. Je note sur mon carnet : km. 39,3 - moyenne = 17,1 km/h - dénivelée = 170 m. Une vraie catastrophe... Nous continuons néanmoins, espérant un miracle qui ne pourrait être qu'un basculement du vent de 180°. Le ciel est dégagé... Pourquoi pas un anticyclone providentiel ou des « retours d'est » ?

LA FERRIERE-en-PARTHENAY, km. 619 (571+48), samedi 21 mai à 8h25

Nouvel arrêt 8,5 km plus loin, à la Ferrière-en-Parthenay, dans un bistrot-routier, posé au croisement de la N149, pour un petit-déjeuner succinct à base de thé et de micro-tartines. Le patron est revêche, l'ambiance est sinistre. Je sais déjà que c'est foutu pour moi. Mais nous sommes deux et que va décider Bernard ? Il est manifestement fatigué - l'allure qu'il mène le prouve - mais il ne semble pas encore l'avoir admis...

C'est en revenant des toilettes qu'il me fait part de sa fatigue, de son ras-le-bol... Et pourtant, il n'a pas, comme moi, les muscles des jambes durs comme des pierres et douloureux comme des hématomes. Non, sa maladie s'appelle tout simplement la fatigue... Nous décidons d'abandonner cette Diagonale et de rejoindre St-Maixent l'École à petite vitesse.

J'appelle Bernard Ducornetz, diagonaliste de Podensac (près de Bordeaux) qui m'avait laissé un message la veille car il se proposait de venir à notre rencontre et souhaitait connaître notre progression. Mieux vaut l'informer rapidement de notre décision, afin qu'il réorganise sa journée. Un samedi, est un jour important pour ceux qui n'ont pas encore des loisirs de retraité.

« *Allo, Bernard ? Nous venons de décider d'abandonner...* ».

Un silence. J'imagine que notre ami est consterné. Je sais qu'il va essayer de me « booster » et me proposer ses services. Je recherche déjà les mots pour lui dire que notre décision est inéluctable. J'entends la voix de Bernard, très lointaine, entrecoupée de silences, dont je ne sais s'ils sont dus à sa déception ou au mauvais fonctionnement du portable...

« *Non, il ne faut pas arrêter... Vous en avez fait plus de la moitié... Le vent s'est calmé ici à Podensac⁴... Je vais venir en voiture jusqu'à Néré pour vous tirer... Si vous arrivez jusqu'à Bordeaux, demain ce sera tout plat... Une heure trente de retard, ce n'est rien...* ».

Il cause, il cause, Bernard. Comme un avocat qui sent venir un méchant coup pour son client. Mais tout cela est inutile. Aucune parole aussi chaleureuse soit-elle, ne peut nous redonner les forces qui nous manquent. Je lui promets néanmoins que nous allons continuer, doucement, au moins jusqu'à St-Maixent l'École. Là, je rappellerai...

Effectivement nous repartons. Le vent a profité de notre arrêt pour doubler sa puissance. Il n'a pas encore trouvé sa vitesse de croisière à 50 km/h, mais il s'échauffe doucement... Une courte et

⁴ sympathique mensonge, évidemment...

sèche bosse, avant le village de Vausseroux, nous permet de vérifier l'amplitude de notre fatigue. Nous l'escaladons en rampant comme des vers de terre, sur le plus petit braquet, le souffle bloqué.

La messe est dite.

Dans la longue descente sur St-Maixent-l'École, je me surprends à sourire à chaque rafale de Zef, qui a maintenant repris sa vitesse de croisière. « C'est fini, mon gars... Tu peux te déchaîner autant que tu le veux, mais c'est désormais inutile... Tu as gagné la bataille... Mais nous ne sommes pas tout à fait morts... Et, un jour, nous gagnerons la guerre... »

Je suis tout à fait serein. La décision de mon compagnon m'a libéré d'un grand poids. Tans qu'il pouvait, tant qu'il voulait continuer, il me fallait m'accrocher à sa roue, galérer autant que possible sans me plaindre, guetter le seuil de fatigue, angoisser à l'idée « d'aller trop loin ». Désormais, tout est simple, beaucoup plus simple... D'abord se reposer, le plus vite et le plus longtemps possible. Au moins jusqu'au lendemain. Ensuite gagner en deux courtes étapes la région de Tourtoirac, point de départ du premier des deux Rayons du Centre de la France que nous avons programmés de faire pour rentrer à Beaune.

SAINT-MAIXENT-L'ÉCOLE, km. 649, samedi 21 mai à 10h25

Le premier hôtel que nous rencontrons sera le bon. Encore un Cheval Blanc, mais plus chic que celui de Loudun. C'est un Logis de France d'un excellent rapport qualité/prix. La patronne est une dame fort respectable et efficace. En trois touches de clavier d'ordinateur, elle me trouve une chambre « disponible dès maintenant ». Super !

Je vais rejoindre Bernard, qui sirote un thé dans un bar voisin. Il me paraît un peu sonné par la rapidité de l'enchaînement des événements. Il y a une heure à peine, il galérait en Diagonale et se battait au couteau avec Zef. Depuis dix minutes, il est en vacances et Zef peut toujours se fâcher : il n'a plus que les drapeaux de l'hôtel de ville pour calmer ses colères.

Avant de regagner l'hôtel, nous achetons des cartes routières pour tracer notre parcours de « rattrapage ». Je peste une fois de plus contre l'énarquo-technocrate complètement débile qui a inventé les nouvelles séries de cartes Michelin. Que ce soient les « Locales » (série 3xx) ou les « Régionales » (série 5xx), ces documents sont médiocres, dix fois, que dis-je, mille fois moins bons que les classiques 1/200.000 (séries xx ou 2xx) d'autrefois. Quand j'étais étudiant en ingénierie des sciences de la terre, on m'avait appris que les seules échelles graphiques acceptables étaient des multiples de 1, 2 et 5. Pendant 60 ans, j'ai lu les kilomètres sur ma Michelin en évaluant les centimètres. Aujourd'hui les échelles varient du 150.000 au 275.000 ! Et il manque des routes ! Je propose que le responsable de cette horreur soit condamné à six mois de travaux forcés, travaux qui consisteront à calculer des distances en kilomètres sur une carte au 237.000ème sans calculette évidemment ; de plus, il sera privé de dessert pour chaque erreur supérieure à 0,738 m...

Nous prenons possession de notre chambre à 10h45'. Le bilan de la matinée est édifiant : 78 km en 5h20 ! Soit une « brillante » moyenne kilométrique de 14,1 km/h. Sur terrain plutôt plat (350 m de dénivelée) et par vent contraire modéré. Je n'ose imaginer notre vitesse de progression, dans le secteur plus vallonné de Néré et Melle, avec un Zef fou furieux !

Longue et réconfortante douche, coups de fils à nos familles et à nos « Saristes » (Michel Lefevre, Francis Pouzet, Bernard Ducornet, Christian Diandet), copieux déjeuner sur place (buffet de hors d'œuvres et andouillette/frites, dessert), très longue sieste, finale de coup d'Europe de rugby franco-française entre Toulouse et Paris (assez médiocre, pas un essai !), petite sortie détente avec quelques achats (pour l'anecdote, St-Maixent possède le magasin Champion le plus minable que j'aie jamais rencontré !) et dîner crêpes « en ville ». Nous prenons une bonne averse glacée sur le râble en sortant. Zef, de plus en plus déchaîné, est un mesquin. Quelle médiocre vengeance !

Soirée foot sur Canal+, avec Lyon qui domine et bat Marseille par 1 but à zéro et tous les buts de la soirée... Du moins, ceux que nous avons vu quand nos yeux étaient encore ouverts...

SAINT-MAIXENT-L'ECOLE, dimanche 22 mai à 9h00

La nuit a été bénéfique, même si mes jambes sont encore bien douloureuses.

Après avoir laissé à la patronne le soin de remettre deux paquets (environ 2 kilos de bagages superflus, y compris le poncho) et une carte postale pour signaler notre abandon au couple Hehn (Délégué National aux Diagonales de France), nous quittons le Cheval Blanc pour prendre la direction de La Rochefoucauld et Périgueux. Le ciel est très chargé, parfois nettement pluvieux, et Zef n'est toujours pas calmé. Au contraire, il attaque son quatrième jour de colère, sans la moindre lassitude...

Mais aujourd'hui, on s'en fout. D'abord, nous avons jusqu'à la tombée de la nuit pour parcourir 100 km, ensuite, notre direction n'est plus sud-ouest mais sud-sud-est. Et ça change beaucoup de choses de ne plus l'avoir en plein dans la tronche...

Planqué en éventail derrière Bernard - assurément plus vaillant que moi⁵ -, je fais le bilan de ce « premier échec en Diagonale ». Après seize réussites assez faciles pour la plupart, je n'avais manifestement pas évalué la pleine dimension de ces raids trans-hexagonaux. C'est dur une Diagonale de France, très dur ! Et il n'est pas étonnant que, bon an, mal an, 15% des prétendants soient contraints d'abandonner. Ce premier échec valorise assurément toutes les autres et, en cela, il m'était sans doute nécessaire.

Pouvions-nous l'éviter ? Je ne le pense sincèrement pas, du moins à deux.

Certes, nous avons eu une préparation insuffisante malgré nos 4.000 km d'entraînement. Pas d'enchaînements de plusieurs jours en raison d'une météo contraire, pas de sortie « en situation réelle » avec les bagages, une seule sortie de plus de 300 km.

Peut-être avons-nous trop chargé « les mules », voulant combiner une Diagonale et des Rayons, pour lesquels nous avons emporté nos « tenues de soirées » (pantalon, polo, sweat) ?

Sans doute ai-je fait l'erreur de vouloir absolument « passer la Seine le premier jour et la Loire le second ». Il aurait fallu raccourcir au moins la seconde étape, dîner à 20h et dormir à 21h00. Pour repartir avec de meilleures jambes le lendemain...

Mais quoi qu'il en soit, nous n'aurions pas vaincu Zef ! Un Zef, exactement à l'opposé de notre trajectoire, un Zef de plus en plus violent au fil des jours⁶, un Zef vicieux, constant et irrégulier, se déchaînant parfois en soudaines et violentes rafales... Non, nous n'avions pas les moyens physiques nécessaires pour lui résister plus de deux journées consécutives.

Je ne puis m'empêcher de penser que si nous avons quitté Dunkerque un jour plus tôt avec la bise bien installée qui balayait le nord de la France, nous serions sans doute « passés ». Avec une heure d'avance sur l'horaire le premier soir et pratiquement dans l'horaire le second (il était encore modéré lors de notre première étape), je ne crois pas que Zef nous aurait vaincus aussi facilement dans la forêt landaise... Mais, ceci est une simple hypothèse...

En y réfléchissant, ça ne tient pas à grand-chose une réussite ou un échec en Diagonale.

Devrais-je désormais faire comme les grands skippers et attendre les vents favorables pour prendre le départ ? Non, ce n'est pas dans ma façon de faire... Je vais plutôt m'efforcer de retrouver l'estime du Grand Conseil des Diagonales...

Gilbert JACCON
Beaune, juin 2005

⁵ j'espère qu'il n'a pas de regrets, même s'il me « jure que non » !

⁶ ce méchant vent de sud-ouest soufflera ainsi pendant six journées complètes...